

# LE PROBLÈME DES ORIGINES MALGACHES

*par Pierre VERIN*

C'est une grande surprise pour le voyageur qui pénètre au cœur des hautes terres malgaches d'y rencontrer une population dont bon nombre de types physiques sont absolument similaires à ceux des Indonésiens et des Malais de l'Asie du Sud-Est. Certes, les types physiques sud-asiatiques se retrouvent plus communément parmi les Merina (appelés souvent Hova), les Sihanaka du bassin du Lac Alaotra, et les Betsileo de la région d'Ambositra, mais comme l'ont prouvé les recherches de S.E. le Dr. Rakoto-Ratsimamanga, ils existent dans toutes les régions de l'île, même parmi les «tribus» où dominent les caractères anthropologiques négroïdes comme chez les Betsimisaraka, les Sakalava et les Bara.

Ces traits négroïdes, il convient de le dire clairement, sont plus répandus que ceux d'origine indonésienne. Ils sont même ceux de l'immense majorité des groupes humains qui entourent les Hautes Terres.

Devant cette diversité ethnique, on s'attendrait à être en présence d'un damier linguistique représentatif de l'hétérogénéité anthropologique de la population. Or, il n'en est rien, tous les habitants parlent une même langue, le malgache, de Diégo-Suarez à Fort-Dauphin, de Morondava à Tamatave. Il est vrai que des différences dialectales notables existent au point d'obscurcir quelque peu l'intelligibilité des dialectes, mais ce problème n'est pas particulier à Madagascar. En France, un Parisien se fera entendre d'un paysan charentais sans forcément comprendre la réponse de son interlocuteur ; de la même façon, un Merina de Tananarive, dont le dialecte promu aujourd'hui langue officielle, sera compris d'un Antandroy du Sud ou d'un Antakara du Nord sans pour autant toujours pouvoir saisir ce qui lui sera répondu dans ces parlers locaux.

Certes, le problème de l'intelligibilité des dialectes malgaches mérite d'être fortement nuancé, car, ainsi que nous le verrons plus loin des recherches linguistiques récentes révèlent une plus grande diversité que les malgachisants ne l'avaient cru tout d'abord. Il n'en demeure pas moins que les dialectes malgaches dérivent tous de langue(s) indonésienne(s) ancienne(s).

Le paradoxe le plus étonnant de Madagascar est donc de réunir sur un même territoire insulaire des Africains et des Asiatiques aux types anthropologiques si différents mais qui parlent tous une langue commune relativement peu diversifiée.

Voilà donc en bref les données de l'énigme : unité linguistique de populations parlant une langue rattachée à un rameau égaré de la famille malayo-polynésienne dans un petit continent où se sont juxtaposées ou interpénétrées des races différentes. Il reste à savoir comment et à quelle époque se sont produits les mélanges ethniques et culturels qui font des Malgaches les seuls vrais Afro-Asiatiques de la planète.

#### RAPPEL DES SCHEMAS D'EXPLICATION

Sur ce mystère, les chercheurs ont proposé diverses théories naturellement assez divergentes, selon que l'on insiste plus ou moins fortement sur l'aspect asiatique ou au contraire africain des origines.

Pour A. et G. Grandidier, l'île avait été peuplée par des Indo-Mélanésiens auxquels auraient succédé des Javanais (ancêtres des Merina) et des venues africaines et islamiques assez tardives.

G. Ferrand, au contraire, se refusait à voir dans les types noirs de Madagascar une ascendance mélanésienne, et insistait sur la contribution bantoue, tout en assignant, lui aussi, une origine javanaise tardive aux ancêtres des Merina.

H. Deschamps a, dans son *Histoire de Madagascar*, proposé un schéma théorique d'explication qui aurait sans doute réconcilié G. Ferrand et A. Grandidier. Cet auteur pense que vers le milieu du Ier millénaire de notre ère, des Indonésiens venus par le Nord de l'Océan Indien, ont fourni sur la côte orientale d'Afrique un amalgame avec des populations locales. De ce mélange seraient issus les Proto-Malgaches auxquels se seraient joints ultérieurement d'autres Indonésiens, ainsi que des Africains venus avec les Arabes ou comme captifs.

R. Kent pense que l'amalgame africano-indonésien s'est produit en trois phases : installation des Indonésiens à Madagascar puis, déplacement sur le littoral opposé du canal de Mozambique, et, retour de la civilisation métisse dans la Grande Ile. Le point de vue est séduisant, mais reste pour l'instant, du domaine des hypothèses.

D'une façon générale, les recherches récentes d'histoire culturelle tendent à réhabiliter la contribution africaine dans l'élaboration du peuplement et de la civilisation malgache. Les contributions de Lars Dahle et de G. Ferrand qui apportaient tant d'éléments nouveaux sur les aspects africains sont réétudiées par les chercheurs. Surtout de nouvelles données archéologiques sont journalièrement exhumées de part et d'autre du canal de Mozambique. Il convient d'évaluer les arguments anthropologiques, linguistiques et archéologiques, actuellement à notre disposition avant de proposer un schéma diachronique du peuplement.

## LES ARGUMENTS ANTHROPOLOGIQUES

Nous avons fait plus haut allusion à la dichotomie des types physiques : indonésien versus africain et présence anthropologique indonésienne dans le centre de l'Ile. Parmi les descendants des castes libres d'Imerina, le type indonésien pur ou un peu métissé est complètement dominant. Les Indonésiens semblent avoir également contribué à l'élaboration biologique des Sihanaka, des Bezanozano, de certains Betsimisaraka et des Betsileo surtout du Nord. On discute encore pour savoir s'ils ont également une participation dans la constitution du fonds biologique des autres groupes côtiers où le type négroïde est très répandu et parfois quasi général.

On se demande comment tous les auteurs, parmi lesquels Rakoto-Ratsimamanga, avaient pu, à la suite de A. Grandidier, voir dans ces négroïdes malgaches des Mélanésiens. C'est à M.C. Chamla (1958), que devait revenir le mérite de pourfendre ce mythe en montrant, sur la base d'études crâniologiques aux échantillons limités en nombre il est vrai, que les négroïdes malgaches étaient des Africains et non pas des Mélanésiens.

Dans cette discussion, si l'on est à même d'écarter avec quasi certitude l'origine mélanésienne ou de confirmer la contribution africaine, on n'en est pas pour autant en mesure de faire la part d'éventuels apports dravidiens. Comme nous le verrons, cette

question est d'un grand intérêt, puisque les Indonésiens ont pu toucher le Sud de l'Inde dans leurs pègrinations entre l'Est et l'Ouest de l'Océan Indien.

Ajoutons, que si les archéologues mettent en avant l'anthropologie physique dans leurs spéculations, ils oublient que cette science vise d'abord à présenter un tableau de la diversité physique des caractères humains, mais n'est pas en elle-même une discipline historique. Autrement dit, ce n'est qu'accidentellement qu'elle peut être utilisée par les historiens de la culture comme une argumentation. Si même pour Madagascar elle peut affirmer l'origine africaine d'une partie du peuplement, on est en revanche incapable de préciser de quelle partie de la côte africaine pourraient provenir ces ancêtres négroïdes.

Précisons en outre que lorsqu'ils ont le souci de confirmer les origines préhistoriques des groupes humains qu'ils décrivent, les spécialistes d'anthropologie physique font eux-mêmes appel aux résultats des autres sciences. Leur argumentation s'appuie donc sur des preuves qu'ils empruntent, disons aux ethnologues ou à d'autres encore. Simultanément, on voit d'autres savants faire appel aux résultats des anthropologues (Jones par exemple, fait état d'une diffusion depuis le Sud-Est asiatique de données musicales) mais on remarquera que pour autant que ses rapprochements présentent de l'intérêt, il n'en considère pas moins comme démontrés par l'anthropologie les transferts humains de part et d'autre de l'Océan Indien. Ainsi les preuves sur les origines malgaches méritent d'être appréciées chacune intrinsèquement.

Dans ses études anthropologiques, Pigache a apporté des données d'ordre hématologique d'intérêt considérable. Certains caractères sanguins ont une base génétique connue et leur transmission héréditaire se fait sans être affectée par l'environnement au moins pour des périodes de temps relativement limitées, ce qui est précisément le cas pour l'histoire de migrations malgaches.

Parmi ces caractères dignes d'intérêt, figurent les chromosomes  $R_0$  et  $R_1$  ainsi que l'hématie falciforme.

Ainsi que je l'ai déjà exprimé ailleurs... «The  $R_0$  chromosome of African origin is widely distributed in the west and the south, while the  $R_1$  chromosome which has a high frequency rate among the Indonesians (60 per cent) is extremely widespread in the highlands. Since  $R_1$  has a high frequency and  $R_0$  a low frequency

rate among the Melanesians, the coastal Negroid types among whom  $R_0$  is widespread are obviously of African and not South-East Asian origin.

The S haemoglobin responsible for the presence of sickle-cells is a genetic defect with the particular feature of giving the heterozygotic individual increased resistance to malaria. The sickle-cell belt extends from West Africa to Ceylan but does not include South-East Asia. In Madagascar the S haemoglobin is found among 10 — 20 per cent of the coastal population and 5 per cent of the inhabitants of the highlands. As Pigache points out the mutation from which this defect derived did not originate in Madagascar, and so must have come from elsewhere—Africa, India or Ceylan, which does not disagree with the other evidence of African Origin».

Précisément dans des travaux récents, le Dr. Fourquet a constaté que les porteurs d'hématies falciformes sont nombreux sur la côte orientale et sud-orientale de Madagascar. Pour cet auteur, ce caractère viendrait plutôt de l'Inde du Sud.

## LES DONNEES DE L'ETHNOLOGIE

Les comparaisons ethnographiques ont tenté depuis longtemps les chercheurs. A. Grandidier lui-même consacre de larges développements à l'étude des Indo-Océaniens parmi lesquels il inclut les Malgaches. Il est hasardeux d'isoler tel ou tel trait culturel similaire dans des aires culturelles différentes et d'en conclure que cela autorise à démontrer une certaine parenté.

Ainsi, l'usage de la sarbacane commun à l'Indonésien et à Madagascar existe aussi en Amazonie. Le travail de l'écorce pour fabriquer des vêtements si courant chez les Polynésiens (Tapa) et les l'indonésien, présent aussi à Madagascar parmi les Zafimaniry (*fanto*) était aussi très fréquemment pratiqué dans la zone interlacustre de l'Afrique. Ce qu'il convient de rapprocher, ce sont des complexes de traits.

Coedès a pu parler d'un ensemble culturel que l'on pourra globalement rapprocher dans une certaine mesure. Parmi les traits de ses complexes il cite :

«Au point de vue matériel, la culture des rizières irriguées, la domestication du bœuf et du buffle, l'usage rudimentaire des métaux, l'habileté à la navigation; au point de vue social, l'impor-

tance du rôle attribué à la femme et à la filiation en ligne maternelle, l'organisation résultant des nécessités de la culture irriguée; au point de vue religieux, l'animisme, le culte des ancêtres et du dieu du sol, l'installation des lieux de culte sur les hauteurs, l'inhumation des morts dans des jarres ou des dolmens; au point de vue mythologique, un dualisme cosmologique...».

Certes, on n'a pas retrouvé encore à Madagascar de sépultures en jarre de type de celle de Sa-Huynh, mais des sites de la fin du premier millénaire sur la côte est pourraient bien en révéler un jour. Mis à part ce détail, on retrouve là l'essentiel de la civilisation protohistorique malgache à laquelle va se juxtaposer une autre civilisation d'éleveurs venus avec les Bantous.

Selon Dez qui fonde ses recherches sur les techniques de *Wörter und Sachen*, la civilisation indonésienne originelle de Madagascar comprenait les diverses techniques nécessaires à l'existence, mais à un niveau généralement peu développé. L'agriculture devait être largement fondée sur les brûlis, mais elle paraît s'être enrichie de variétés de riz importées de l'Inde, la chasse, la pêche et la navigation ont un vocabulaire très indonésien, de même que l'habitation, la vannerie et même l'habillement qui semble dériver de celle-ci.

La religion malgache des ancêtres par ses monuments de pierres levées évoque beaucoup l'Indonésie. Ferrand rattache par une étymologie solide le mot désignant en malgache la divinité (*Zanahary*) à des homologues du Sud-Est asiatique.

L'aire de la navigation par pirogue à balancier jalonne, selon Deschamps, le parcours des migrations des Indonésiens vers Madagascar via l'Inde du Sud. Toutefois sur la côte orientale d'Afrique, la diffusion de ce type d'embarcation pourrait être postérieure ou concomitante à celle survenue à Madagascar et non pas antérieure.

P. Ottino a raison d'insister sur le fait que le passage des Indonésiens par le Sud de l'Inde a donné lieu à un certain recyclage de la culture malgache, mais sa contribution majeure dans ce comparatisme consiste sûrement à mettre en évidence la permanence de certains traits indonésiens de l'organisation sociale et des concepts philosophiques ou religieux.

Il constata en effet que dans la Grande Ile :

«les domaines de l'aspect « populaire » de la culture indonésienne se distinguent aisément des domaines davantage marqués par

l'Hindouisme d'abord, l'Islam ensuite. A cet héritage appartiennent : le symbolisme dualiste, la divination par présage (notamment les interprétations liées aux oiseaux), et surtout un culte élaboré des morts culminant dans des secondes funérailles encore conservées aujourd'hui autant sur les hautes terres malgaches que dans les parties du monde insulindien les moins atteintes par l'Hindouisme et par l'Islam.

« En effet, l'un des aspects fondamentaux de ce faciès indonésien populaire est celui qui se rapporte à la mort, aux doubles funérailles (au sens de Hertz) et aux croyances eschatologiques. Ces institutions et ces croyances confuses en Imerina où elles apparaissent curieusement fragmentaires, déjà plus claires dans les textes et aussi dans les pratiques sociales des populations de la falaise orientale dont j'ai parlé, en particulier des Zafimaniry, deviennent parfaitement intelligibles dès qu'elles sont rapprochées des ethnographies religieuses de Sumatra (Warneck 1909), de Bornéo (Schäree 1946, Stöhr 1959) ; mais surtout des Célèbes (Adriani et Kruyt 1950-1951, résumés par Downs 1956). »

Deschamps a, le premier, insisté avec pertinence sur une série de traits culturels apportés d'Afrique orientale.

Parmi ces aspects africains de la culture malgache, il cite : la culture du mil, l'importance de l'élevage bovin comme capital de thésaurisation, certains types de sculptures, les disques frontaux *felana* des guerriers, le culte du serpent *fanany* ou des reliques *dady*, etc...

P. Ottino pense qu'au delà de cette ethnographie, rapprochant des traits isolés, il faut là encore comparer les ensembles dans leur totalité politique et religieuse. A cet égard, il identifie un « complexe de type rhodésien » dans les anciens royaumes pré-sakalava antérieurs à l'installation de la dynastie maroseranana. Dans ce vieux fonds, il remarque la division de la société en deux classes (dominés et assujettis) et non pas trois classes comme sur les Hautes-Terres, il note aussi l'existence de royaumes à fondement religieux qui assure au souverain le contrôle de la totalité des ressources locales.

En outre, « cette mainmise s'étend à la religion. A la mort du souverain le cadavre royal subit des préparations et est souvent immergé dans un cours d'eau (ou à Madagascar dans un lac). La mâchoire et le crâne du défunt sont conservés comme reliques et gages de légitimité des possesseurs successifs ». (Ottino)

A ce type d'organisation se superposera à partir du XVII<sup>e</sup> siècle la structure politique Andrivola-maroseranana dont les lignées régnantes sont endogames et où la possession de l'or fait l'objet d'une exclusivité royale.

Dans l'identification des aspects africains et indonésiens de la culture malgache, la difficulté réside précisément dans l'amalgame intime des contributions, mais aussi dans les innovations originales développées durant les siècles de fusion dans la Grande Ile. Sachs a, pour la musicologie, montré que les instruments en usage à Madagascar venaient des mondes indonésien, africain et islamique. Cette imbrication des apports se retrouve dans la fête royale dite du bain. Qu'il s'agisse des souverains vivants (côte orientale, Imerina) ou des reliques des rois défunts (ouest), elle trouve ses correspondants dans les fêtes dynastiques du Sud-Est asiatique indonésien, mais a aussi son contrepoint dans certains festivals royaux de l'Afrique orientale.

## L'APPORT DE LA LINGUISTIQUE

Depuis plus de trois siècles et demi, on sait que le malgache et les langues d'Indonésie sont apparentés (dictionnaire comparatif de Houtman). Ces ressemblances donnaient à penser au P. Luis Mariano au début du XVII<sup>e</sup> siècle que les Malgaches étaient venus de Malacca.

Ferrand, dans ses «Notes de phonétique malgache», notait une relation étroite entre le malgache et le *batak*, puis il a fait des rapprochements avec le *kawi* et le *javanais*. En 1951, Dahl rapprochait le malgache du *maanjan* et Dyen confirmait effectivement que les deux langues possédaient une rétention commune élevée. Cela ne signifie pas forcément que le *maanjan* est la langue la plus étroitement apparentée au malgache, car il reste encore bien des langues d'Indonésie à comparer.

Jusqu'ici les rapprochements ont été faits uniquement entre le Merina et les langues indonésiennes. Or la glottochronologie (Vérin, Kottak et Gorlin) montre bien que le Merina n'est qu'un des dialectes du groupe centre-est. Madagascar possède en effet trois ensembles linguistiques apparentés mais bien distincts : nord, centre et est, ouest et sud. Celui du nord paraît être le plus archaïque, mais tous les trois ont en commun une très forte proportion de mots d'origine indonésienne dans le vocabulaire de base (au moins 93%).

Hebert a noté qu'il existe une certaine dichotomie dans certains termes indonésiens en usage à Madagascar et Verguin avait bien avant lui constaté également une bipartition de mots à l'intérieur même de l'Indonésie. Ce double capital a fait croire à certains auteurs que des migrations indonésiennes avaient pu se superposer dans la Grande Ile. Ottino doute de cette possibilité, et à propos des emprunts sanscrits en malgache, il pense qu'«on pourrait admettre qu'aux alentours des 10e — 12e siècles, la culture indonésienne passe à Madagascar sous ses deux formes : populaire et aristocratique. La forme populaire renvoyant aux traditions malayo-polynésiennes encore très vivace aujourd'hui à Bornéo, aux Célèbes ou à Mindanao, la forme aristocratique caractéristique de l'Hindouisme indonésien ne touchant qu'au domaine d'un Etat et d'une royauté divinisés».

Cette explication de l'hétérogénéité du capital culturel et linguistique indonésien autrement que par une superposition de migrations (Paléoindonésiens puis Néoindonésiens) porte aussi un rude coup à l'ingénieuse datation de Dahl des mouvements migratoires. Selon cet auteur, la présence de mots sanscrits en malgache est bien attestée mais figure en quantité plus faible que dans l'Indonésie actuelle. Il faudrait donc en inférer, pense Dahl, que les ancêtres indonésiens des Malgaches ont quitté l'Indonésie à une époque où les contacts avec l'Inde se faisaient sentir, mais n'étaient toutefois pas encore fortement établis.

On constate que l'existence d'une culture indonésienne hétérogène à Madagascar explique ces emprunts indiens, mais ceux-ci peuvent également avoir pris place lors d'un séjour en Inde du Sud.

Les contacts entre les langues africaines et l'indonésien de Madagascar ne sont pas moins complexes d'élucider. D'abord, on ne sait pas comment l'indonésien est devenu lingua-franca pour toute l'île, car malgré quelques survivances africaines découvertes chez certains groupes isolés de l'Ouest, en particulier chez les Behosy (Birkely), Madagascar n'est en rien un damier linguistique. Luis Mariano signalait bien sur la côte nord-ouest au XVIIe siècle l'utilisation d'une langue africaine entre le cap St André et Nosy Be, bien distincte de la langue bouque, c'est-à-dire du malgache actuel ; en réalité, il s'agissait du swahili pratiqué par les Antalaotse, situation qui s'est poursuivie jusqu'au XXe siècle <sup>1</sup>.

---

1. Des îlots de parler souahili subsistent d'ailleurs encore notamment à Nosy Be Maro (Andoka) et à Soalala

L'osmose entre l'indonésien et les langues africaines remonte à l'époque pionnière de l'installation des Malgaches.

Dans tous les dialectes de Madagascar existe un capital lexical africain dont l'introduction se trouve aux racines même des premiers temps du peuplement. Mais il y a plus, O. Dahl a démontré clairement qu'en malgache :

... «le changement des finales consonantiques (indonésiennes) en finales vocaliques a été causé par un substrat bantou. Et, dans ce cas, ce changement a eu lieu, peu de temps après l'installation des Indonésiens parmi les Bantous, pendant la période où ceux-ci s'adaptaient à la nouvelle langue...»

Le domaine grammatical lui-même mériterait une exploration. Certaines locutions restrictives : *tsy* = ne pas, *hata*<sup>2</sup> = même pas, sont indiscutablement dérivées des langues bantoues.

Toutes proportions gardées, il y a eu une sorte de création de l'indonésien par des langues bantoues un peu comme aux Antilles, le créole au fonds lexical français a été modifié par les contributions de l'Afrique de l'Ouest.

On n'en a pas pour autant découvert la ou les langues bantoues qui ont fait greffon sur l'indonésien. A mon avis, il doit s'agir d'un souahili archaïque ou de langue(s) proche(s) de celui-ci, peut-être voisine(s) de l'ancien comorien; le kingazidja de la Grande-Comore, l'anjouanais et le mahorais, assez divergents entre eux, ont des traits communs avec le bajun de la Somalie ou le vamba du Kenya du Sud (Polomé).

Outre cette contribution africaine à l'époque pionnière de la formation du malgache, il faut aussi noter une influence surtout manifeste dans le Nord-Ouest. Elle est due aux contacts intenses que cette partie de l'île a entretenus avec les Comores et la côte orientale d'Afrique. Ces emprunts concernent surtout le domaine commercial.

## L'APPORT DES SOURCES HISTORIQUES

J'ai ailleurs fait état des textes historiques qui évoquent l'existence de migrations anciennes dans l'Océan Indien. Les géographes arabes font, en effet, mention à partir du Xe siècle, de

2. Cette expression est courante dans la plupart des dialectes côtiers mais pas sur les Hautes Terres. L'imprégnation africaine ancienne n'est peut-être pas aussi homogène qu'on l'avait cru tout d'abord.

voyages faits par les gens du Waq-Waq. Il semble que ce Waq-Waq soit situé, tantôt en Asie du Sud-Est, tantôt en Afrique orientale. Selon Bozong Ibn Chamrier, dès l'année 334 de l'Hégire, Lanbaloh (probablement Pemba) était déjà attaqué par les gens du Waq-Waq...

«Venus d'une distance d'une année de voyage... ils avaient pillé des îles situées à six jours de route de Lanbaloh et s'étaient rendus maîtres d'un certain nombre de villages et de villes de Sofala des Zeng...» (Sauvaget)

Faut-il en conclure, comme l'a fait Deschamps, que ces Waq-Waq sont des Indonésiens, établis déjà à Madagascar, utilisé comme base pour rançonner la côte d'Afrique ? Cela est possible, surtout si l'on considère que les Indonésiens ont transporté leur toponymie d'origine et que le Waq-Waq occidental a pu être pour eux ce que la Nouvelle France ou la Nouvelle Angleterre a été aux colonisateurs européens de l'Amérique.

Idrisi nous apprend que ces Zeng ou Zendj de la côte d'Afrique étaient tributaires des navigateurs arabes et indonésiens pour leur commerce. Il écrit, en effet :

«Les Zendj n'ont point de navires dans lesquels ils puissent voyager. Mais il aborde chez eux des bâtiments du pays d'Oman et autres destinés aux îles Zaladj (Zabedj, c'est-à-dire Sumatra) qui dépendent des Indes. Ces étrangers vendent leurs marchandises et achètent des produits du pays. Les habitants des îles Zaladj vont chez les Zendj dans de grands et de petits navires et ils se servent pour le commerce de leurs marchandises, attendu qu'ils comprennent la langue les uns des autres...» (Idrisi, manuscrit 2222 de la Bibliothèque Nationale, fol. 16V, L.912)

Au XVe siècle, les migrations indonésiennes sont, sans doute, arrêtées et la navigation à travers l'Océan est devenue l'apanage quasi exclusif des islamisés. Les Routiers de Suleyman al Mahri et d'Ibn Madjid montrent à quel point l'Océan Indien était bien connu des marins arabes puisqu'ils savaient même déterminer les latitudes correspondantes des ports d'Asie du Sud-Est et de ceux du littoral africain ou malgache.

Pour la face africaine de l'Océan, on ne dispose malheureusement pas de documents de haute époque aussi explicites, relatifs aux migrations africaines et souahilis vers Madagascar, mais celles-ci sont confusément évoquées dans des traditions populaires, pour la période la plus tardive seulement.

Parmi ces traditions figurent le conte de Mojomby et le récit de Hassani pour le Nord-Ouest de Madagascar et la légende de Darafify pour l'Est.

Dans l'esprit des Antalaotse et des Kajemby, Mojomby était une île située entre les côtes d'Afrique et des Comores, où vivaient leurs ancêtres. L'impiété et la discorde s'étant installées dans l'île, celle-ci fut submergée par une catastrophe envoyée par Dieu ; les justes qui en réchappèrent vinrent peupler la côte nord-ouest. Sans entrer dans le détail de la tradition et les circonstances du cataclysme, probablement un cyclone, il faut retenir là l'existence d'une migration des islamisés et de leurs clients africains.

La migration d'Hassani, postérieure à celle de Mojomby, est relatée de façon autrement plus précise. Selon la version relevée par Guillain, un prince du Golfe Persique se serait embarqué avec ses six fils dans sept navires pour gagner la côte d'Afrique et Comores, et de là Madagascar. Les familles royales de Nosy Manja et de Boeny seraient descendantes de ce prince. En réalité, comme l'a bien vu P. Ottino, on aura reconnu dans cette tradition du Xe siècle le mythe fondateur de la culture souahili elle-même historisée dans la chronique arabe de la fondation de Kiloa.

Pour la côte nord-est et est, le récit sur Darafify s'est teint de merveilleux. Les migrants d'autrefois sont devenus un géant fabuleux dont les exploits jalonnent les côtes entre Vohémar et Fort-Dauphin. Les voyages de Darafify en fait, correspondent aux installations des Onzatsy et des Zafiraminia entre Vohémar et Fort-Dauphin. Ces Zafiraminia furent d'après Flacourt submergés dans le Sud-Est par une nouvelle vague, les Zafikazinambo venus au XVe siècle.

## LE TABLEAU DES INSTALLATIONS

Si bien des points de notre documentation sont encore mal éclaircis, il n'en demeure pas moins que tout n'est pas complètement obscur. On peut déjà proposer un schéma provisoire des migrations, schéma que l'archéologie devra soigneusement corriger au fur et à mesure des découvertes.

Il est probable que dès la fin du premier millénaire de notre ère, les Indonésiens commencent à s'installer à Madagascar. Ces pionniers possédaient une économie fondée sur l'agriculture sur brûlis et connaissent la poterie, la forge, la vannerie et le tissage.

Dès cette haute époque, ils ont dû rencontrer des Africains venus depuis la côte orientale. Ces Bantous-marins participent au flux d'expansion de la culture souahili qui se répand depuis la Somalie et le Kenya vers le Sud.

Cette osmose entre Indonésien et Africain est présente dès les débuts de la culture malgache. Deschamps se demande si elle n'a pas eu lieu sur la côte d'Afrique. Je crois que les Comores ont dû jouer un rôle capital. Toujours est-il que la langue indonésienne modifiée par le souahili est devenue très tôt la lingua-franca des Protomalgaches.

D'après les études de glottochronologie, il semble que ce soit dans le Nord que l'isolement des dialectes se soit fait le plus anciennement ; puis, à une époque archaïque une scission s'opère entre des groupes de l'Est et Centre et ceux de l'Ouest et Sud. Cet éclatement linguistique traduit l'expansion progressive des Protomalgaches, dont toute l'île. Les côtes sont d'abord occupées, puis de là à l'intérieur.

Dans la première moitié du deuxième millénaire de notre ère, l'Ouest connaît des civilisations où la chasse semble avoir joué un rôle capital. Vers Ankazoabo, aux XII-XIV<sup>e</sup> siècles, les anciens habitants connaissent une économie fondée sur un genre de vie cueilleur et chasseur où l'élevage et la forge étaient également connus.

Il est probable que les migrations africaines se poursuivent activement entre l'an 1000 et 1500 en liaison avec les va-et-vient des marins antalaotse ou souahilis. Les sociétés de l'Ouest et du Sud-Ouest reflètent l'hétérogénéité du peuplement d'origine africaine, hétérogénéité manifestée, selon Ottino, par la diversité des systèmes religieux et socio-politiques (Ottino).

A l'Est, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, on assiste à une installation indonésienne qui diffuse en Antsihanaka et en Imerina. Pour certains auteurs, il s'agit d'une migration d'une nouvelle vague d'Indonésiens qui s'intègrent au vieux fonds paléonésien des origines et qui s'est amalgamé aux cultures africaines. Cette migration aurait rencontré sur les Hautes Terres les Vazimba, population au genre de vie cueilleur et à agriculture simple, qu'elle aurait absorbés ou expulsés. Ottino pense qu'il s'agit plus de l'introduction d'un nouveau genre de vie et de nouvelles conceptions socio-politiques.

Pour l'instant, nos données sur l'archéologie de l'Imerina sont encore insuffisantes, mais on peut constater que les enclos de la période Fiekena qui correspondent aux temps vazimba, évoquent singulièrement de petits enclos, similaires aux Kraals des Bantous de l'Afrique orientale.

Vers le XV<sup>e</sup> siècle, l'archéologie révèle une singulière homogénéité des styles de céramique. On est frappé des similitudes entre les poteries de Kingany (baie de Boina) Rezoky (Sud-Ouest), Tranovato (extrême Sud) et les sites anciens du Nord d'Ivato (Imerina).

Le XVI<sup>e</sup> siècle verra, avec l'intrusion portugaise, l'ouverture des contacts avec les Européens. Graduellement le trafic de traite prendra un rôle croissant culminant au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur la côte nord-ouest surtout des villes commerçantes se développeront et, dans l'intérieur, on assistera à la consolidation d'états de plus en plus vastes.

Dans cette quête du passé malgache, l'effort scientifique doit se situer à mon avis sur deux plans. Dans l'île même il faut reconstituer les séquences chronologiques des diverses cultures et retracer leurs installations entre la côte et l'intérieur depuis la fin du premier millénaire de notre ère.

Mais au-delà, il convient aussi d'établir les corrélations avec les civilisations de l'Afrique orientale et des Comores d'où émane une bonne partie du peuplement. Quant au côté indonésien, sa compréhension nécessitera une identification en Indonésie, mais aussi l'étude des zones de relais en Inde du Sud et peut-être aux Maldives.

## BIBLIOGRAPHIE

CHAMLA M.C.

- 1958 — *Recherches anthropologiques sur l'origine des Malgaches*. Mémoires du Muséum. Paris.

COEDES

- 1964 — *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*. Paris.

DAHL O.

- 1951 — *Malgache et Maanjan — Une comparaison linguistique*, Egède Institut. Oslo.

DESCHAMPS

- 1961 — *Histoire de Madagascar*. Berger-Levrault, Mondes d'Outre-Mer Paris.

FERRAND

- 1908 — *L'origine africaine des Malgaches*. Imprimerie Nationale. Paris.

FLACOURT E.

- 1661 — *Histoire de la grande isle de Madagascar*. Paris.

GRANDIDIER A.

- 1908 — *Ethnographie de Madagascar*, Volume 4, tome 1. Les habitants de Madagascar, leur origine, leur division et leur répartition.

OTTINO

- 1974 — *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'Océan Indien*. Antananarivo Université.

POLOME

- 1967 — *Swahilie exercises Book*. Washington.

SACHS

- 1938 — *Les instruments de musique à Madagascar*. Institut d'Ethnologie. Paris.

VERIN

- 1975 — *Echelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar*. Thèse Université de Lille III.

